

# Kaléidoscope

JOURNAL DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE FINISTÈRE

## LE SENS DE L'IMAGE

N° 1 – Avril 1998

### EDITO

*Ce projet de nouvelle revue, interne à la Sauvegarde, voit enfin le jour...*

*Le Comité de rédaction lui a donné le titre de KALEIDOSCOPE. Cette métaphore nous paraît traduire la ligne éditoriale de notre revue.*

*En effet, nous souhaitons que les articles que nous sollicitons des adhérents et des professionnels témoignent de vos « impressions et sensations » en tant que reflets diffluent de vos pratiques et réflexions professionnelles mais aussi de vos goûts personnels.*

*Cette image de la « succession rapide et changeante » qui définit le KALEIDOSCOPE illustre bien notre attente.*

*Ni revue strictement technique ou purement informative, le KALEIDOSCOPE se veut ouvert, pluraliste, éclectique, porteur de sens. Nous tenterons de pouvoir allier la simplicité, la légèreté du ton au sérieux et à la solidité du propos. Sa fonction est, avant tout, de créer du lien entre nous, de susciter des échanges, de vous donner envie d'écrire...*

*Le Comité de rédaction*



### SOMMAIRE

1. Edito.
2. Il était une fois la communication.
3. Sauvegarde : variations sur un mot.
4. S'adapter pour ne pas disparaître.
5. C'était hier... retour des randonneurs pyrénéens.
6. Les artistes ont toujours mieux dit.
8. Comme un roman.
9. Logo, où es-tu ?
11. L'utopie de M. Jules Radu.
11. Le Canard exquis.

*Il était une fois... La Communication.*

La première fois tous rassemblés, les Sauvegardiens –ces membres « actifs » de la Sauvegarde du Finistère (mais pourrait-on imaginer qu'il puisse y avoir des membres passifs ?)- décidèrent de la nouvelle manière de se parler pour se sentir mieux ensemble. -

Ainsi, fallait-il :  
 Se parler de loin ou de près ?  
 Se parler de haut ou tout bas ?  
 Se parler vrai ou pour de faux ?  
 Se parler froid ou chaud ?  
 Se parler à soi ou aux autres ?  
 Se parler concret ou abstrait ?  
 Se parler émotion ou raison ?  
 Se parler positif ou négatif ?  
 Etc....

Un psychosauvegardien des plus avisés –non avaro de paroles- avertit l'assemblée qu'on se laissait prendre dans une logique binaire. Pour sortir de cette impasse, parole d'homme, il fallait nécessairement introduire un tiers.  
 Un petit Sauvegardien malin (de belle taille tout de même !) ne put s'empêcher de lancer à la cantonade : « La parole c'est comme le tabac : il y a les fumeurs (on dit d'ailleurs de ceux-ci

qu'ils sont fumeux), les non-fumeurs, mais aussi les autres ! ».

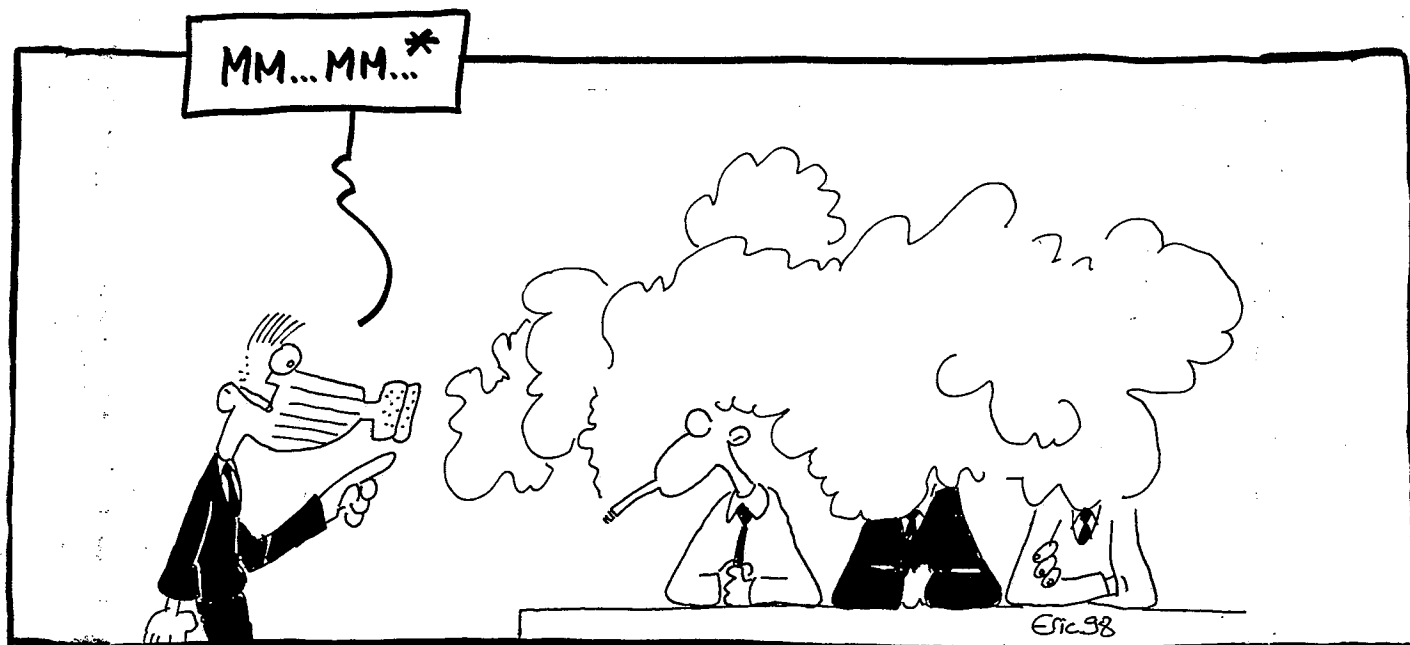
Cela fit rire une bonne partie de l'assistance. Il s'avère, en fait, que la majorité des Sauvegardiens a le sens de l'humour autant que celui de la parole donnée.

Interloqué, un jeune Sauvegardien-admi chuchote (lui parle en douce, n'osant pas reprendre la parole) à

l'oreille de son voisin un Sauvegardien-pro, pas si âgé que ça, pour se demander si ce Sauvegardien-malin était un homme de parole ....

La morale de l'histoire : mais, ma parole, la communication ne se-rait-elle pas en définitive un état d'esprit ?

-Le Sauvegardien étoilé-  
 -Dominique ODOT-



\* JE NE POURRAIS DÉBUTER CETTE RÉUNION DE SAUVEGARDIENS QUE LORSQUE VOUS AUREZ ÉTEIND VOTRE CIGARETTE.

## Sauvegarde : variations sur un mot

Jacques LE GOFF : -Intervention lors du 60<sup>e</sup> anniversaire de la Sauvegarde le 28 novembre 1997 à Quimper-

Lorsque j'ai commencé à réfléchir sur la signification de ce mot de sauvegarde, je ne vous cacherai pas avoir éprouvé des sentiments assez partagés.

Le mot m'a en effet paru, au premier abord, sonner un peu désuet, un peu daté comme le vestige d'un temps révolu où dominait une approche assez paternaliste du social. un social considéré moins comme un objet de droit que de sollicitude et de bienveillance en surplomb à l'égard des victimes des accidents de la vie, enfants ou autres. A cette note traditionnelle s'ajoutait la tonalité intrinsèquement conservatrice du mot car qu'est-ce que sauvegarder ? Sinon s'efforcer de maintenir en état, de préserver des influences néfastes, bref de « conserver ».

Mon premier sentiment fut donc de réticence voire de résistance presque spontanée et je dois dire assez irraisonnée à l'endroit d'un mot dont je me suis aperçu qu'il recelait, au fond, beaucoup de richesse de sens et d'actualité. Pour parler clair, il m'a assez vite semblé qu'il méritait un meilleur sort que celui du préjugé et de la réaction épidermique. Et si j'ai été conduit à cette conclusion, ce n'est pas, je m'empresse de le dire, par complaisance vis-à-vis des commanditaires de cet exposé.

Le hasard a voulu qu'au moment même où j'engageais cette réflexion, j'ai découvert le récent et très beau film de Chahine « Le Destin » qui retrace la vie mouvementée et courageuse du philosophe musulman andalou Averroès. Il se trouve qu'outre sa visée de plaidoyer pour la tolérance, ce film organise son intrigue autour d'une préoccupation centrale qui est précisément celle de sauvegarde, sauvegarde des œuvres du Maître et à travers elles de celles d'Aristote tardivement redécouvertes. Et toute l'histoire racontée par le film est celle du sauvetage de l'un des grands monuments de la pensée médiévale.

Et je me suis demandé si ce film n'était pas à sa manière révélateur de l'esprit d'une époque qui, à bien y réfléchir, semble avoir fait de la sauvegarde l'une de ses préoccupations majeures. Je ne parle pas, bien entendu, de la sauvegarde technique des écrits sur nos machines de traitement de texte mais d'un état d'esprit qui nous porte à reconsidérer notre rapport à ce qui nous a précédés et dont nous héritons et avec un souci de plus en plus marqué de préservation, de protection et pourquoi ne pas le dire de conservation. Vous avez pu noter, comme moi, l'intérêt manifesté par la population à la chocolaterie Menier de Noisiel récemment ouverte à la

visite lors de la journée du patrimoine. 15.000 personnes se sont pressées pour découvrir ce témoin de l'architecture industrielle et d'un mode de vie sociale original du XIX<sup>e</sup> siècle. 8 millions de visiteurs ont été décomptés lors de la journée du patrimoine en 1996. Il y a là quelque chose qui témoigne d'un véritable engouement patrimonial attestant une relation nouvelle au passé. Une impression confirmée par le succès de l'historiographie toutes périodes confondues (Cf. le Saint-Louis de Jacques Le Goff ou des Lieux de mémoire publiés sous la direction de Pierre Nora). Et je pourrais multiplier les exemples. En matière de peinture : les records d'affluence des grandes expositions parisiennes (Picasso, Cézanne et actuellement Georges de la Tour), la fréquentation croissante des musées, et en matière musicale la passion pour les interprétations anciennes remastérisées ou pour les instruments de l'époque baroque, ou pour la chanson française comme le montre le récent film d'Alain Resnais On connaît la chanson. Et je ne parlerai pas de la passion commémorative

Mais vous seriez fondés à me dire que je manque l'essentiel, le plus évident, le massif himalayen de la préoccupation actuelle de sauvegarde. Vous pensez bien entendu à l'écologie et vous avez

parfaitement raison... qu'est-ce que l'écologie aussi bien dans sa version soft que dans sa mouture fondamentaliste sinon la traduction la plus vigoureuse et la plus rigoureuse de ce souci de sauvegarde de l'environnement et au-delà de ce qui institue l'humanité dans son humanité pour reprendre l'expression d'Albert Jacquart. Et ce n'est pas un hasard si l'un des grands best-sellers de la dernière décennie fut le livre pourtant austère du philosophe allemand Hans Jonas « Le principe de responsabilité » qui soulève avec beaucoup de force la question de notre responsabilité à l'égard des générations futures. Et ce n'est pas non plus un hasard si vient d'être publié ces derniers mois un ouvrage de Michel Lacroix intitulé « Le principe de Noé » (Noé, l'homme juste investi de la mission de sauvegarder le patrimoine humain et animal) et expressément sous-titré « Pour une éthique de la sauvegarde ».

Bref, vous voyez que loin d'être une vieille lune, la sauvegarde est au contraire en train de redevenir, est redevenue l'objet d'un souci largement dominant, ce qui ne manque pas d'intriguer : d'où vient ce retour en force d'une préoccupation qui semblait vouée à l'oubli ?

- à suivre -

## S'adapter pour ne pas disparaître

L'environnement dans lequel l'action sociale éducative et médico-sociale s'exerce, évolue rapidement. Les mutations des repères familiaux, institutionnels amènent, pour les associations oeuvrant dans le secteur, à s'interroger sur ses valeurs et ses priorités d'intervention.

Axer son action, comme le prévoit le projet associatif de la Sauvegarde du Finistère, vers et avec les personnes les plus en difficultés, m'amène à m'interroger sur mes responsabilités de directeur d'un service. Il me semble important et nécessaire d'être à l'écoute permanente des commandes sociales, des demandes des « usagers », des attentes des salariés, et

d'adopter en conséquence l'outil de travail au service des jeunes et de leurs familles.

Comment et par quels moyens ? Pour moi, la seule « richesse » d'une association est l'ensemble des personnels oeuvrant à la mise en acte des projets de service et du projet associatif.

Savoir prévoir en utilisant les compétences des uns et des autres les emplois nécessaires est indispensable. Associer les différents salariés, en respectant les places et fonctions de chacun est un gage de démocratie et d'avenir pour l'association. Mettre en œuvre une telle politique de gestion des ressources humaines doit se penser,

s'organiser au niveau de l'association, se contractualiser avec les représentants des organisations syndicales.

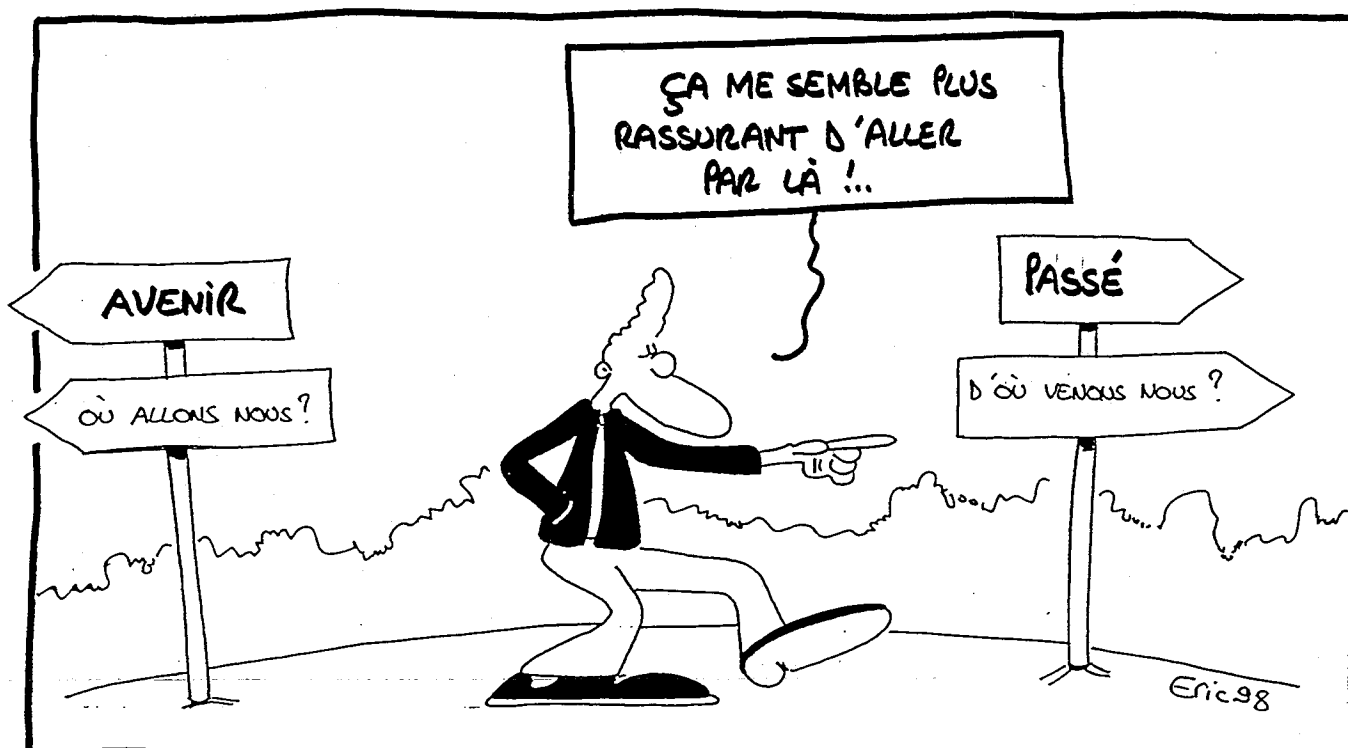
La recherche du sens est un travail qui devrait permettre de maintenir le dynamisme des différents acteurs, favoriser la mobilité et enrichir les itinéraires professionnels des uns et des autres. Gérer les compétences, c'est

reconnaître les spécificités des différents emplois des établissements, élaborer des fiches de postes au regard des référentiels métiers du secteur social, éducatif et médico-social. Référentiels que nous devons élaborer avec les partenaires associatifs et qui devraient permettre aux instituts de formation de préparer les acteurs de demain

et d'organiser la formation continue des acteurs d'aujourd'hui.

Des recherches ont eu lieu, ont cours actuellement dans différentes associations sous l'égide de Promofaf, du Crédoc ou des Directions Régionales du Travail et de l'Emploi. Apprendre à écrire sur, à parler de, à développer nos compétences est un défi majeur à relever pour que demain l'association garde une place d'association citoyenne dans un monde en mouvement.

-Jean-Marie HARSCOET-



## C'était hier... Retour des randonneurs Pyrénéens

**L**e CAFP renoue avec la tradition des camps...  
Projet élaboré depuis Noël 1996, le service extérieur sollicite le concours de notre direction générale, du Conseil Général ainsi que quelques employeurs pour la réalisation financière de cette aventure de dix jours dans les Pyrénées.

**A**u cours de ce début d'année 1997, cinq jeunes seront sensibilisés à la découverte d'une autre région. Pour nous, accompagnateurs, le but de ce voyage sera d'évaluer la capacité d'adaptation et la prise d'autonomie dans un contexte inhabituel, d'observer également l'attitude de chacun face à un effort gratuit lors de nos prochaines randonnées.

Le 27 juin, le grand départ pour la Vallée du Louron, en avant pour neuf heures de route. Olivier, Arnaud, René, Didier et Erwan répondent présents. C'est l'aventure disent-ils, certains n'ont jamais quitté Quimper, d'autres ne connaissent pas la montagne.

**A**rrivés très tôt à notre camping, il nous faut attendre 8 heures pour récupérer les clés de nos caravanes. La fatigue aidant, les « premiers grincements de dents » apparaissent. L'objectif de notre troupe est de dormir toute la journée, oubliant problèmes d'intendance et planning des repas.

**T**rès vite, il nous faudra établir les règles de vie de ce séjour ; responsabiliser nominativement chacun à une tâche précise.

Bien qu'ayant préparé ce projet ensemble, stupéfaction de certains devant cette tournure, déception certaine des autres qui nous imaginaient avec le tablier autour de la taille et le balai entre les mains au service de nos convives...

**I**l faudra au moins trois jours avant que chacun trouve ses repères et s'organise, surtout réalise sans complexe les tâches indispensables à une vie collective, efface peu à peu de sa bouche le mot « contrainte » et résiste face à l'adulte.

**L**e ton donné à notre camp, les activités et repas deviennent plus conviviaux. Olivier qui communique peu habituellement rentre dans la relation, Erwan lui aux moments de manger ne souffle mot, le silence religieux semble de rigueur chez lui, « le moment est attendu et primordial » dit-il, Arnaud le spécialiste de la vinaigrette se contente d'écouter, Didier lui, savoure l'instant présent, quant à René il alterne au fil des repas blagues et connaissances sur le cinéma.

**N**otre équipe est-elle prête pour gravir les sommets ? Pierrot un des accompagnateurs qui connaît bien la région nous concocte la première randonnée à 1700 mètres d'altitude.

Levé matinal pour cette première, toujours des retardataires. Là, obligation de mettre la pression pour réaliser nos objectifs.

Malgré la beauté de ces chaînes de montagnes et le silence, il nous faudra sans cesse réguler la cadence de certains pressés d'arriver et d'en finir « avec ce supplice » diront-ils.

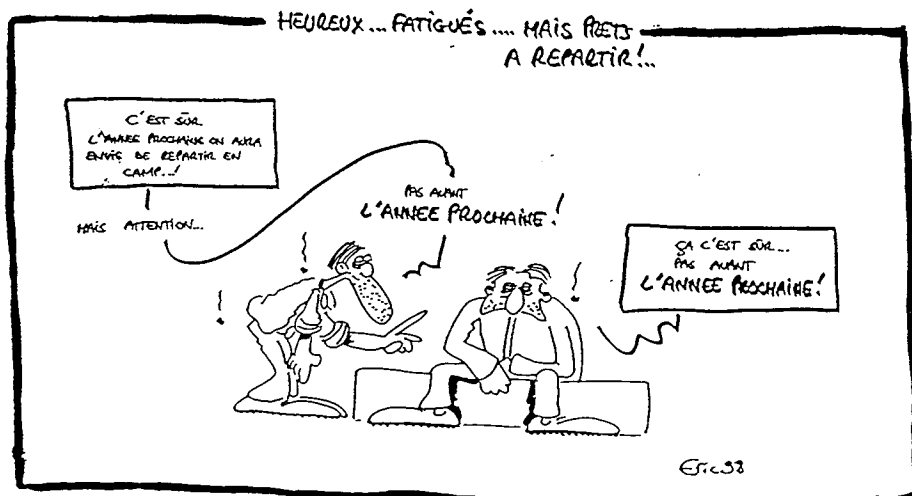
**D**eux jours plus tard, notre deuxième randonnée, plus corsée évidemment que la première, nous sentons l'appréhension de notre équipe. Malgré notre stratégie pour éviter d'inutiles fatigues, la plupart retombe dans les mêmes pièges. Calvaire et d'inutiles efforts ressortiront de la bouche de certains, d'autres en redemandent encore.

**N**ous alternons nos randonnées avec la visite de Saint-Lary et Lourdes. Là nous sommes étonnés par l'émerveillement de certains de retrouver comme ils disent « la civilisation et le bruit des klaxons ». Nous assistons là aux « repos du guerrier ».

**B**ientôt le retour, premier bilan la veille de notre départ sur leurs impressions : « c'était bien sauf les randonnées » nous dira René peu habitué aux efforts. Erwan, lui, a les yeux rivés sur Concarneau. Didier et Arnaud ne semblent pas pressés de partir, quant à Olivier, il nous dit y revenir l'année prochaine s'il a les moyens.

**C**et article est le récit vivant de notre aventure, sans fioritures, ni complaisance.

Il ne sera pas fait l'objet d'une analyse éducative sur le devenir de nos jeunes, à travers certains de nos constats.



-Pierre CORCUFF  
Bruno QUINIQU-

« Je fais mes œuvres avec le fond de mon ventre  
et mon ventre est « opéra-comique ».  
Max Jacob

## LES ARTISTES ONT TOUJOURS MIEUX DIT

Le titre bretonnant, initialement prévu pour cette revue, s'est combiné à mon appartenance professionnelle au centre Jean Charcot pour que me vienne à l'esprit l'idée de vous relater une petite anecdote : elle concerne le quimpérois d'origine, poète et peintre : Max Jacob.

Mais avant de vous en faire prendre connaissance, entourons-la de quelques éléments sous la forme de « flash » susceptibles d'évoquer un rapide portrait de l'écrivain.

- *Nous connaissons* la verve et la ludicité du poète. Ses productions ont un style, sa vie est peuplée de témoins et chaque livre qui a pour objet les arts ou la littérature de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle évoque son nom. Max Jacob est à la rencontre de tout et de tous.

- *Nous aimons* la générosité de celui qui héberge le tout jeune Picasso monté d'Espagne. Ce rendez-vous a son cachet : Max Jacob est face à un talent créatif énorme et rare. Là où d'autres « cherchent, Picasso trouve », renvoyant par là même le jeune Max à son manque d'assurance et son propre de sentiment de maladresse. Mais son humour, à Max, est déjà présent !

- et au-delà de la littérature elle-même, *nous nous arrêtons* sur le poète qui est toujours dans l'homme. Au travers des situations les plus courantes, en psychanalystes, (polysémie du langage oblige !), nous sommes séduits par des pétillances : se sentant maladroit, Max Jacob fera donc des « gouacheries ».

Et ses trouvailles nous plaisent : en 1922, il écrit à René Imbert une lettre profonde, grave et comique qui situe la nature de certains liens de l'auteur à lui-même, à Picasso, à la poésie et la peinture.

Cette lettre, je la présente comme pour l'encadrer puisque nous retrouverons plus tard quelques-uns des éléments qu'elle contient. Max Jacob y explique pourquoi il n'a pas fait de cubisme et il en donne treize explications :

- 1) Parce que n'entendant parler que de cela j'étais bien aise de penser à autre chose.
- 2) Parce que ce n'était pas mon tempérament.
- 3) Parce que j'aurais voulu être premier et que je n'étais pas capable de l'être.
- 4) Parce que Picasso avait choisi comme élève non moi, mais Braque.
- 5) Parce qu'au fond je m'y connaissais en littérature et non en peinture.

6) Parce que je fais mes œuvres avec le fond de mon ventre et que mon ventre est « Opéra-comique ».

7) Parce que je suis un homme de l'époque impressionniste ayant quarante six ans d'âge et que le cubisme est une surajouture de ma vie.

8) Parce que le cubisme plaisait à ma pensée et non à ma main et que je suis un homme sensuel.

9) Parce que le cubisme me paraît laid très souvent et que j'aime le... joli, hélas !

10) Parce que je suis un vieux poète virgilien.

11) Je ne sais pas pourquoi.

12) Au fait, j'ai fait beaucoup de dessins cubistes.

13) Tout ça, c'est la faute à Picasso ».

- *Nous nous promenons* en compagnie de son dandysme évoqué par un portrait qu'en a fait Jean Cocteau : « ...longue redingote, foulard, canne, chapeau claqué, monocle,  
On dirait quelque roi des chiffonniers  
Quelque Mylord l'Arsouille des puces »

- *Nous nous amusons* de ce dandysme ; en même temps qu'il lui ouvre des portes, il lui permet en effet la construction des meilleures farces. Au début de son arrivée à Paris, pauvre et sans le moindre pécule en poche, il accompagne le sculpteur Manolo dans un grand restaurant. A l'issue du repas, il appelle le patron et, les mains liées, lui demande : « l'addition... et les menottes, s'il vous plaît ». Le patron, beau joueur, leur offrira le repas.

- *Nous nous irritons* sans doute de sa « vision du Christ, sur le mur de son logis », de sa conversion tardive au catholicisme, de son mysticisme envahissant et de son retrait à Saint Benoît-sur-Loire.

- *Nous nous étonnons* plus tard de sa fin tragique quand, identifié et réduit à sa judéité, emprisonné et transféré à Drancy, il y meurt d'une congestion pulmonaire. Mais, dès 1942, Max Jacob avait changé ! il portait l'étoile jaune, était séparé de son frère déporté en camp. Alors, attaqué par la perversion nazie, psychiquement travaillé par la mort qu'il pressentait venir, c'est la ville de son enfance qui lui revint en mémoire :

« Où désireriez-vous vivre ?  
Dans ma ville natale »  
Dira-t-il à cette époque.

\*\*\*

Quimper, nous y voici !

Au 14, rue du Parc, lorsque Max naît en 1876, la famille tient une boutique de marchand tailleur. Le jeune garçon semble d'emblée un enfant difficile, sensible..., beaucoup trop sensible, qu'on ne comprend pas et qui se sent incompris, qu'on rudoie volontiers et qui se voit malheureux, voire battu.

Dès le lycée cependant, il dessine et écrit.

Quand l'adolescence survient, les difficultés se prolongent : il se plaint de maux de tête et perçoit que ces crises violentes lui permettent d'obtenir des « attentions délicates ». Les relations aux autres sont complexes – alimentées par un « orgueil insupportable ». Il a déjà une phase déiste et à l'occasion du suicide d'un ami, il pense au sien et le souhaite « maritime et breton ».

Cette présentation dresse de l'adolescent un tableau sans doute dramatisé, issu de la juxtaposition des traits recueillis dans les récits biographiques ou auto-biographiques, mais aussi des aspects de mise en scène de la personnalité de Max Jacob lui-même. Toujours est-il qu'il était de toute évidence en difficulté : en langage moderne, nous dirions « ça faisait symptôme ».

Nous savons, comme le formule Lacan, que le symptôme est « l'enveloppe formelle de la demande ». Mais la demande, où Max Jacob peut-il la poser ?

Dans ces temps-là, en France, nulle sécurité sociale. Nous en déduisons donc : aucun C.M.P.P. à Quimper où il eût été possible de s'adresser ;

Heureusement, son père a poursuivi son ascension sociale en ouvrant un magasin d'antiquités qui marche très bien. Et c'est donc dans une situation financièrement confortable que ses parents décident d'envoyer Max se faire soigner à Paris chez un célèbre professeur. Il s'agit, vous l'avez deviné, ... du Professeur Charcot.

De cette entrevue, nous n'avons pas, semble-t-il, de traces. Nous en connaissons par contre les prolongements. Le professeur lui indique une maison de santé. Le poète en parlera et cette cure semble l'avoir influencé. Il y était entouré d'une jeunesse plutôt dorée, très au courant des Beaux-arts et d'une culture large que sa famille déjà l'avait préparé à rencontrer. Il découvrira également à cette occasion son premier flirt. Et au bout du compte c'est un jeune homme plus solide et grandi qui reprendra le chemin de Quimper.

Nous étions alors en 1890.

\*\*\*

En 1885, puis 1886, un certain Sigmund Freud était arrivé lui-même à la Salpêtrière pour se former auprès du célèbre professeur : « Aucun autre homme n'a jamais eu autant d'influence sur moi » précise-t-il dans une correspondance.. Il en traduira même les leçons. Quant à la reproduction du célèbre tableau de Brouillet : « la leçon du Docteur Charcot », elle figurera en bonne place dans son futur cabinet de consultation.

Quand on sait que l'un des objectifs que Max Jacob assignait à la littérature était de « Faire frissonner l'inconscient \* », il est pour nous plaisant d'imaginer une concordance de dates qui aurait permis une rencontre entre le futur poète et le futur inventeur de la psychanalyse.

A coup sûr, il y aurait alors eu vraiment de quoi faire frissonner l'inconscient !

Cette belle expression renforce ici l'intuition d'un Freud ébloui par le talent des artistes et des poètes, porteurs d'une somme de plaisir et objets d'identification ; ébloui, mais de mon point de vue un peu rival à leur égard, c'est-à-dire narcissiquement offensé par leur génie. Dans « Malaise dans la civilisation », Freud écrit : « on s'aperçoit qu'il est donné à certains hommes de faire surgir véritablement, sans aucune peine, les connaissances les plus profondes du tourbillon de leurs propres sentiments, alors que nous autres pour y parvenir, devons nous frayer la voie en tâtonnant sans relâche au milieu de la plus cruelle incertitude ».

En conséquence, ce poète qui fait ses œuvres avec le « fond de son ventre » et qui sait « faire frissonner l'inconscient », qu'est-ce qui fonde alors sa démarche ?

La métaphore du frisson et du corps vient ici s'énoncer comme une version décisive de l'évidence de l'inconscient.

Cet inconscient fait parler et fait plus que parler : il traduit ou se plaint et rend compte d'une inexorable butée, celle de l'énigme de la connaissance sur soi et sur l'Autre. C'est cet écho de l'inconnu que contient la lettre exposée dans l'introduction de ce texte. Il s'affiche par une surprenante et profonde onzième explication. Un « je ne sais pas pourquoi » du plus bel effet poétique.

Plus loin encore, le corps libère l'indicible et situe l'impossible à penser, autrement dit le réel.

C'est de ce côté que la poésie et l'art viennent en préciser un au-delà. C'est leur qualité même : Dire et communiquer alors même qu'un sens peut-être absent.

Mais cette réussite tient conjointement à deux autres aspects : un jeu a été créé et un corps a été touché. En effet la rencontre avec l'œuvre produit le frisson. Celui-ci affecte (parfois le « fond du ventre ») et exprime l'émotion. Voilà la somme de plaisir que l'artiste nous procure : le langage des sens, du sens de l'Infantile et du champ du sensible (1).

Plusieurs fois, Freud insiste : il répète en substance :

« Les artistes ont toujours mieux dit ».

Encore faut-il pour que cette architecture tienne, que l'œuvre soit réussie (2).

Mais c'est là un nouveau débat et bien d'autres questions.

-Josick MINGAM-

---

\* Le cornet à dés (1917)

(1) et (2) Voir notes au verso

P.S. :

Ce texte a une longueur que les nécessités de ce journal empêchent de placer dans sa totalité. Nous en aurons donc les prolongements ultérieurement.

## NOTES

(1) Disons que l'émotion est probablement suscitée tant par le sublime qui émane d'une sorte d'harmonie (« mettre ensemble, comme dit Mozart, des notes qui s'aiment ») que par celui qui émane du risque de la rupture.

Pour la simplicité de l'échange, prenons le célèbre « jeu de la bobine » décrit par Freud : l'enfant s'angoisse devant sa disparition et jubile devant sa retrouvaille. Le jeu est certes accès à la maîtrise symbolique, mais il s'agit aussi d'une expérience émotive dans sa modulation grave et joyeuse.

En art, ces deux versants ne s'opposent pas et même toujours se combinent. Cependant l'accent peut, suivant les auteurs, être structurellement porté plutôt d'un côté que de l'autre. Pour prendre des exemples familiers : chez Schubert, c'est la musique comme travail d'élaboration du déchirement et du malheur d'être soi. Au delà de la légèreté, il y a la mort, toujours présente. Chez Mozart, c'est la ludicité d'une sonate de piano : la musique d'un chaton qui joue avec une pelote de laine.

(2) J'emploie prudemment le mot de « réussite » et non de « beauté ». L'échec de l'œuvre devient excès de sens par surcroît de présence de labeur.

La réussite, quant à elle, devient supplément de séduction. L'énigme du sens y est à la fois donnée et masquée. Sa fuite, nous dit Freud, devient « secret » de l'artiste. Nous l'éprouvons spontanément par cette impression devant l'œuvre : « Il n'y a que lui qui peut faire ça ».

Il est peut-être utile de préciser que mon champ d'investigation est ici celui de l'art plutôt que celui de l'éducation. Bien entendu, ces champs peuvent se croiser : les techniques éducatives font appel à l'exprimé, au créé, au joué, à l'imaginé, au modelé... Elles sont d'une énorme fécondité.

C'est là, malgré tout, une étendue qui nécessiterait d'autres écrits.

## LECTURES EN TOUT SENS

### Comme un roman

A une époque où, semble-t-il, de nombreux enfants ne maîtrisent pas encore la lecture à l'entrée en sixième, je signale aux parents soucieux de la réussite des études de leur progéniture le livre de Daniel Pennac intitulé « Comme un roman ».

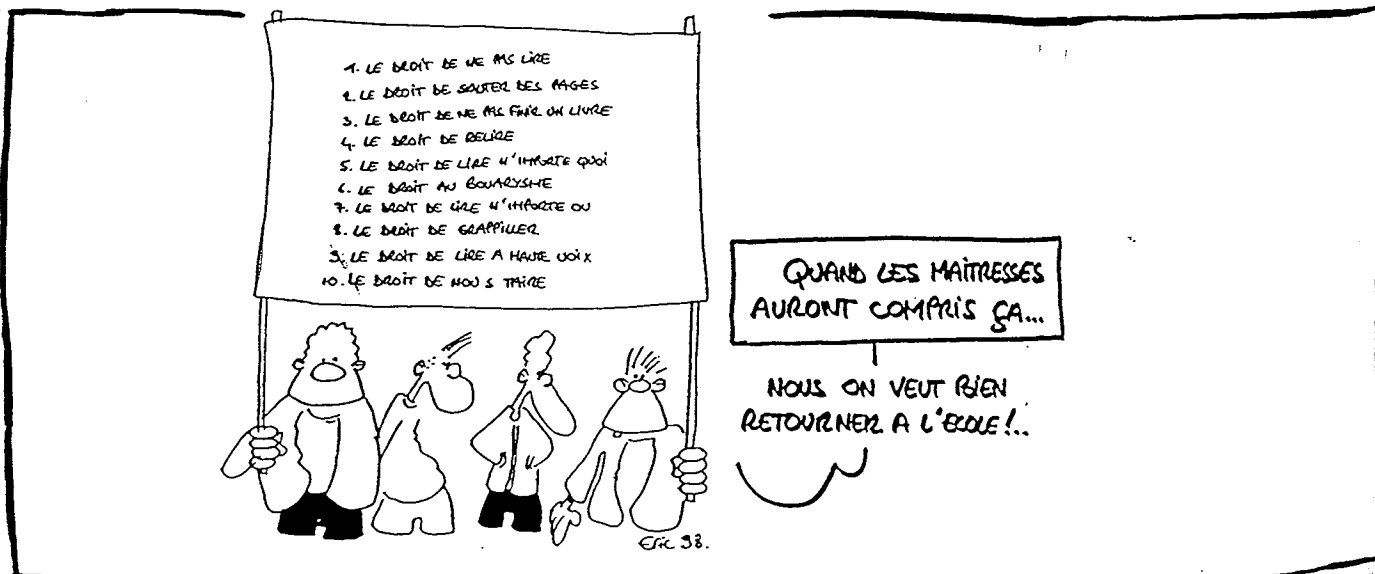
Avec beaucoup d'humour, et non moins de bon sens, l'auteur propose des méthodes originales pour inciter les réfractaires à lire sans les brusquer, ni les commander.

Pour supprimer tout frein à leur envie de se lancer à l'assaut des livres dont certains sont « gros comme des icebergs », il leur accorde même comme d'ailleurs à tout lecteur quel qu'il soit, des droits imprescriptibles que j'énumère ci-après :

1. Le droit de ne pas lire
2. Le droit de sauter des pages
3. Le droit de ne pas finir un livre
4. Le droit de relire
5. Le droit de lire n'importe quoi
6. Le droit au bovarysme (maladie textuellement transmissible)
7. Le droit de lire n'importe où
8. Le droit de grappiller
9. Le droit de lire à haute voix
10. Le droit de nous taire.

Tous ces droits, auxquels j'adhère sans réserve, font l'objet d'un bref commentaire.

-Joseph Bogard-



## Logo, où es-tu ?

Eh ! Tu es là ? Ca va ?

Ouais, ouais je suis là, juste à côté de toi. Au moins on ne s'est pas paumés, c'est déjà ça !  
Dis donc... Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Cela devait faire un moment qu'ils flottaient ainsi l'un près de l'autre dans cette immensité blanche. Rien de visible autour d'eux, pas une lumière plus forte, pas une ombre, pas une seule forme, rien que du blanc laiteux, à perte de vue. Ils flottaient. Parfois un grand courant d'air ascensionnel les happait, et il leur semblait prendre une grande altitude, puis ils se remettaient à virevolter comme des feuilles mortes, doucement, légèrement. A d'autres moments ils avaient la sensation d'être précipités dans une chute vertigineuse, qui leur semblait interminable et fatale. Et de nouveau ils se retrouvaient délicatement portés et bercés dans la tiédeur infiniment blanche.

Instinctivement ils se laissaient faire, n'essayaient pas d'infléchir leur trajectoire. Le vertige avait disparu depuis qu'ils s'étaient simplement offerts en déployant largement leurs membres. Cela aurait pu être presque agréable, si au moins ils avaient su ce qu'ils faisaient là. Non pas qu'ils souffrent ou qu'ils aient peur, et d'ailleurs être ensemble avait quelque chose de rassurant. Mais la question était lancinante. Si au moins ils avaient su ce qu'ils faisaient là. Ils ne parvenaient toujours pas à se remémorer ce qui était arrivé.

Tout ce dont ils se souvenaient c'est de s'être éveillés d'un profond sommeil, d'avoir ouvert les yeux sur la blancheur, d'avoir senti qu'ils étaient vivants, et de s'être cru seuls, dans l'isolement le plus total. Depuis quand ? Pourquoi ? Où étaient-ils et pour combien de temps ? Était-ce la folie ou l'anéantissement qui les guettaient ? Tant de blanc, tant de silence était insupportable et cela n'en finissait pas.

Puis ils s'étaient aperçus l'un et l'autre et s'étaient appelés. Ils ont tout de suite constaté qu'ils se ressemblaient et qu'ils se comprenaient, et cela les a remplis de bonheur, la solitude n'était plus totale. Ils n'arrivaient pas à se toucher mais pouvaient se regarder et se parler, et c'était bon. Lorsqu'une première bourrasque les avait séparés, ils avaient l'un et l'autre été envahis d'un immense désespoir, et avaient souhaité mourir pour en finir. Puis ils avaient été de nouveau réunis et avaient flotté côte à côte, s'étaient encore éloignés puis rejoins, et leur peur s'estompait et se transformait en une sorte de jeu.

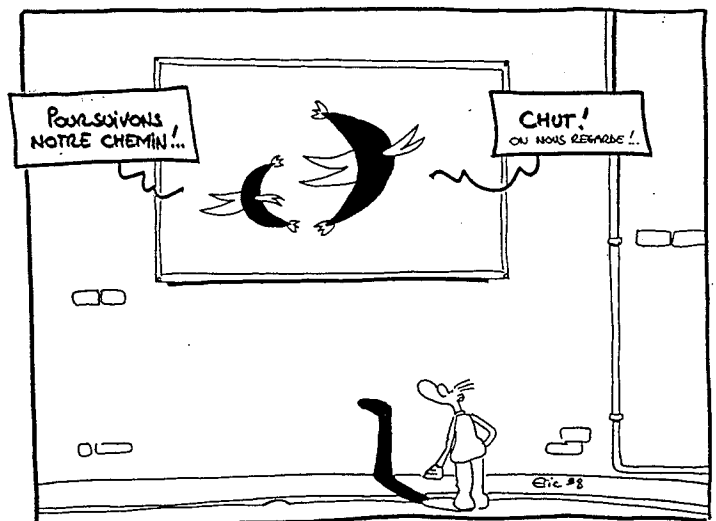
Un peu étourdis à chaque retrouvaille, il leur fallait reprendre leurs esprits, vérifier que l'autre était bien là et savourer sa présence, avant de recommencer ensemble l'effort de mémoire qui devrait leur donner à comprendre un peu ce qui se passait là. Le passé commençait à leur réapparaître par lambeaux, dont ils distinguaient mal s'il s'agissait de souvenirs ou de cauchemars. Il y avait eu, « avant », des arbres, des abris, de l'eau et des tempêtes.

Il y avait eu des murs aveugles au bout de terrains déserts. Il leur revenait des fragments de chansons d'amour et de berceuses, et aussi des cris de haine et de douleur.

Ils avaient vécu parmi des êtres faits tout comme eux de courbes et de points, et dont il avait fallu se séparer pour une raison qui leur échappait encore. Quand ils essayaient de se souvenir de quoi était faite leur vie avec eux, s'ils avaient été heureux ou malheureux, et quels sentiments ils avaient eus pour eux, leurs idées se brouillaient, leur esprit se vidait et ils se retrouvaient comme hébétés, avec pour seule préoccupation de faire en sorte de ne pas s'éloigner l'un de l'autre. Le plus petit se mettait sous l'aile du plus grand, qui tout à la fois s'en attendrissait et retirait une sorte de fierté d'être ainsi promu à un rôle de guide. Cette confiance naissante les ferait sortir du vide où ils erraient. Ils trouveraient ensemble les moyens de poursuivre le chemin qu'ils allaient découvrir. Ils ne resteraient pas dans cette blancheur !...

... Un jour quelqu'un capterait leur mouvement et fixerait leurs silhouettes en haut d'un espace, blanc, format 21 x 29,7.

-Annie SERVAIN-



*Faisons vivre notre logo, prêtons lui des aventures...  
Le comité de rédaction attend vos réactions.  
Nous pourrions constituer une « logothèque ».*

# ŒUVRE DE BIENFAISANCE EXTINCTION DE LA MISÈRE

ASSOCIATION UNIVERSELLE

FONDÉE EN 1841

CONSEIL DE L'ŒUVRE

PRÉSIDENT HONORAIRE

Le comte SEXTON G C ✱, de l'Institut, Pair de France, premier Président honoraire de la Cour des comptes, ancien Ministre de l'intérieur.

PRÉSIDENT

Le Lieutenant-Général DUC DE FEZENSAC G O ✱, Pair de France.

VICE-PRÉSIDENT

Le Maréchal C<sup>te</sup> MOLITOR G C ✱, Pair de France.

Le Lt-Général C<sup>te</sup> BAUDRAN G C ✱, Pair de France, gouverneur de S. A. R. le Comte de Paris.

MARTIN du Nord G C ✱, Député, Ministre de la justice et des cultes, Prés. du Conseil d'État.

CUNY-GRIDAINE G ✱, Député, Ministre de l'agriculture et du commerce.

SECRETÉAIRE

JULES RADU, fondateur de l'Œuvre.

Extrait de l'exposé présenté le 15 janvier 1841 au conseil d'administration, réuni à la chancellerie dans les salons de M. le ministre de la justice, l'un des vice-présidents du conseil, et le 31 janvier dans les salons de M. le ministre du commerce. Les séances ont été recueillies par M. Dalsart, sténographe du roi. (Les invocations ont paru dans le *Moniteur* des 13 et 23 janvier 1841.)

LE PAUVRE n'a pas de raison d'être, nous formons tous une seule et grande famille, tous solidaires; les frontières ne sont que des limites administratives; le travail est dû à l'homme valide, nous devons à notre frère invalide le nécessaire: La mendicité étant un déshonneur, l'aumône est une dégradation autant pour celui qui donne que pour celui qui reçoit.

TOUT est possible par l'ASSOCIATION, les gouttes d'eau forment les vagues de l'Océan.

Nous invitons les Citoyens de toutes les nations à s'associer à notre Œuvre, en versant une somme, une fois donnée, pour les premiers frais d'établissement, et la somme de 5 francs par année, pendant le temps nécessaire pour mettre l'établissement en état d'exister par le travail. TOUT MOYEN D'AMÉLIORATION DOIT AVOIR POUR RÉSULTAT DE METTRE LES TRAVAILLEURS EN ÉTAT DE SE PASSER DE SECOURS.

Notre établissement comprendra:

- |                             |                          |
|-----------------------------|--------------------------|
| 1. MAISON D'ÉDUCATION,      | 3. SECOURS A DOMICILE,   |
| 2. MAISON DE TRAVAIL LIBRE, | 4. PENSIONS DE RETRAITE. |

1. MAISON D'ÉDUCATION. — Occupons-nous sérieusement des enfants et vingt ans après, nous aurons une génération nouvelle. L'INSTRUCTION appartient à la civilisation, l'IGNORANCE à la barbarie. L'ignorance est une des principales causes de la misère.

L'éducation, l'instruction et un état sont un droit sacré pour l'enfant, un devoir absolu pour la famille, à son défaut, pour l'État; tout être venant au monde a le droit, par le seul fait de son existence, au développement de ses facultés physiques et morales. Si ce devoir n'est pas rempli: la famille ou l'État, est coupable envers l'enfant, coupable envers la société; le perfectionnement d'une nation résulte du perfectionnement de l'individu.

•••

## EXTINCTION DE LA MISÈRE

de leur inspirer une croyance religieuse; nous leur donnons une éducation morale, une instruction élémentaire, et un état; nous les entreprenons des belles actions de leurs concitoyens; arrivés ainsi à l'âge où leur jugement est formé, nous les rendons à la vie publique sous le patronage de familles honorables.

Nos moyens de répression sont simples. La loi n'atteint pas toujours les vrais coupables; le législateur n'a pas calculé comment on peut voler, ruiner, déshonorer, calomnier, assassiner hautement, à front découvert, sans être passible des lois. Quand la justice des hommes flétrit ou tue, elle offense la conscience, qui veut le repentir et la réhabilitation.

2. MAISON DE TRAVAIL LIBRE. — Ces établissements sont éminemment utiles pendant le chômage de l'atelier; en donnant à l'ouvrier le salaire strictement nécessaire, et non un bénéfice qui puisse l'y retenir, notre maison de travail devient intolérable pour la fausse pauvreté.

3. SECOURS A DOMICILE. — L'infortune la plus digne d'intérêt est celle qui se cache et lutte avec une opiniâtre résignation contre la misère; nous porterons à ces malheureux des secours, toujours sous la forme du travail.

•••

Le jour arrivera où LES CHOSSES ET LES HOMMES seront remis à leur place. Ce sera alors une véritable révolution, qui ne s'accomplira que par LA FORCE MORALE DE LA JUSTICE. Notre organisation deviendra alors la CONSTITUTION DES PEUPLES, et le problème de l'extinction de la misère sera résolu.

## MEMBRES DU CONSEIL

Général DESPANS-CUBIÈRES C ✱, Pair de France, ancien Ministre de la guerre.  
GANNERON O ✱, Député, m. du Conseil Général.  
Laurent DE JUSSIEU ✱, Député, Maître des requêtes au Conseil d'État.  
DE CAMBACÈRES ✱, Pair de France.  
Casimir DELAVIGNE O ✱, de l'Institut.  
BIRON DE LAS CASES ✱, Député.  
G<sup>l</sup> SCHNEIDER G C ✱, anc. Ministre de la guerre.

## PREMIÈRE LISTE DES SOCIÉTAIRES

G<sup>l</sup> V<sup>te</sup> D'AUDENARDE G O ✱, Pair de France.  
ARAGO C ✱, de l'Institut, Député.  
BARTHE G O ✱, Pair de France, 1<sup>er</sup> P. Cour des Comptes, anc. Ministre de la justice.  
C<sup>te</sup> BASTARD G O ✱, Pr. Cour de cassation.  
Duc de BROGLIE G C ✱, de l'Institut, Vice-Président de la Chambre des Pairs.  
Le Maréchal Duc de BELLUNE G C ✱.  
BERRYER ✱, Député.  
Baron BOSIO O ✱, de l'Institut.  
M<sup>is</sup> de CHANTÉRAC, Auditeur au Conseil d'État.  
C<sup>te</sup> DE CHASTELLUX O ✱, Député, Chevalier d'honneur de S. A. R. Princesse Adélaïde.  
CHAUCHEPRAT O ✱, Maître des requêtes au Conseil d'État.

## L'UTOPIE DE MONSIEUR JULES RADU

Le texte que nous proposons est tiré de la préface d'un ouvrage d'éducation populaire du siècle dernier écrit et édité par Jules RADU, né à Paris en 1810, fondateur de la société des bibliothèques communales et bienfaiteur.

L'édition du présent livre date de 1880 mais la première parution eut lieu quarante ans auparavant, soit au début de la première révolution industrielle.

Autant dire que ce fut un « best-seller » au XIX<sup>e</sup> siècle et l'on peut comparer l'ouvrage, toute proportion gardée, avec notre « QUID » actuel.

Durant ces quarante années, l'auteur a procédé à quelques mises à jour qui, pour des historiens de l'action sociale ou de l'éducation ne manquent pas d'intérêt puisqu'elles sont les indicateurs précieux d'une période riche en mouvements sociaux qui s'étend des lendemains de la Monarchie de Juillet des Lois Guizot jusqu'à la Troisième République et l'avènement de Jules Ferry.

La conception de cet ouvrage s'inscrit tout à fait dans le grand mouvement d'éducation populaire pour adultes, très florissant dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une « instruction primaire jugée utile, écrit Antoine LEON, à la rentabilité du travail et au maintien de la paix sociale ».

De cette préface, nous avons retenu deux textes qui paraissent assez représentatifs des différentes réformes et progrès en éducation et en action sociale, action sociale se traduisant pour l'auteur par contrôle social.

Le premier texte est l'extrait d'un exposé présenté en 1841 par l'auteur au conseil d'administration de l'œuvre de bienfaisance « Extinction de la misère » lors de sa fondation.

Cet extrait a même souffert d'une erreur de mise en page d'origine et s'en est trouvé abrégé.

Il traite donc de l'extinction de la misère, mission que s'est fixée l'association du même intitulé.

C'est donc ce texte que nous présentons dans ce premier numéro (page ci-contre).

L'autre écrit est un second exposé où il est question du projet d'une autre fondation, la « Colonie des Enfants de France ».

Nous le publierons dans le prochain numéro.

-Charles RANCHON-

## LE CANARD EXQUIS

*Lorsqu'il entra dans la salle, il y eut comme un malaise-*Nous avons pu garder cet animal grâce à un sauvetage imprévu et ce malgré un sale caractère-**Cet anniversaire sauverait la mise-La ville de Moscou fête cette année son huit cent cinquantième anniversaire-**Le tapis avait une expression souterraine-Il s'agissait de fêter dignement son anniversaire, elle qui avait su, en gardant les apparences, garder sa dignité-**Se garder des anniversaires c'est sauver la fête-**Comment fêter un anniversaire d'âge mur tout en sauvegardant ?-**Alors que la gardienne d'oies fêtait son anniversaire, tous les palmipèdes se sont sauvés-**Nous avons pu sauver cet anniversaire parce que nous avons su sauvegarder : nos actions, nos équipes, nos établissements et notre idéal, au service de l'enfance et de l'adolescence-**Le garde-chasse veille sur la nature-**Et ainsi les vaches seraient bien gardées-

-Le Comité de rédaction-

\*\*\*\*\*

Sur le thème de l'Anniversaire de la Sauve-garde, le comité de rédaction s'est prêté à un petit jeu littéraire destiné à introduire dans cette revue l'éperon qui, nous le souhaitons, titillera le raisonnable et le sérieux auxquels nous risquerions de succomber. Notre choix s'est porté sur « Le cadavre exquis ».

**Je vous invite à jouer à partir des trois mots suivants :**  
Comité-Rédaction-Sens.

La règle du jeu est la suivante : construire une phrase (sujet, verbe, complément) à adresser à Fabienne Clénin (fax IRP : 02.98.42.44.47) : l'ordre d'arrivée détermine la construction du texte.

-Fabienne CLENIN-

## PUBLICATION

### RESPONSABLE DE PUBLICATION :

Dominique ODOT

### COMITE DE REDACTION :

Joseph	BOGARD
Fabienne	CLENIN
Martine	CLOAREC
Jean-Marie	DUCHEMIN
Brigitte	GUENEZAN-PINAULT
Michel	LE GARIGNON
François	MADOC
Josick	MINGAM
Catherine	POMMELLET
Bruno	QUINIOU
Charles	RANCHON
Annie	SERVAIN

**Kaléidoscope**

Kaléidoscope est édité par l'association pour la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence du Finistère

14 rue de Maupertuis, 29200 Brest  
tél 02 98 42 19 42, fax 02 98 42 11 86

